

Entrevue Paul Cox De la beauté, de l'art et de l'humanité

Number 210, November–December 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48767ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2000). Entrevue Paul Cox : de la beauté, de l'art et de l'humanité. *Séquences*, (210), 24–26.



24^e Festival des films du monde de Montréal | Entrevue Paul Cox

De la beauté, de l'art et de l'humanité

Figure majeure et incontournable dans le paysage du cinéma indépendant mondial, le cinéaste australien d'origine néerlandaise Paul Cox était de passage au vingt-quatrième Festival des films du monde de Montréal afin de présenter son dix-huitième long métrage, *Innocence*, qui allait rafler le Grand Prix des Amériques (ex-aequo avec *Le Goût des autres*, d'Agnès Jaoui) et le prix du public Air Canada. Auteur d'une œuvre profondément singulière et pénétrante, acclamée par la critique et les cinéphiles mais toujours méconnue du grand public, le cinéaste livrait cette fois-ci un film étonnamment accessible. Après les *Lonely Hearts* (1981), *Man of Flowers* (1983), *Cactus* (1986), *Vincent, the Life and Death of Vincent Van Gogh* (1987) et autres, *Innocence* marque donc un tournant majeur dans la carrière de l'artiste, un homme d'une étonnante lucidité et hostile à tout compromis. L'œuvre (et l'art !) du cinéaste atteint son achèvement dans cette subtile réflexion sur l'amour, la vie et la mort évitant toute sensiblerie et empruntant les traits d'un couple d'une soixantaine d'années enflammé par la passion. Creusant ses thèmes de prédilection avec l'intelligence et la finesse de son écriture et de son humour, *Innocence*, tel un hymne à la beauté, à l'amour et à l'humanité, constitue la fragile réplique d'un homme désespérément cynique et désenchanté devant l'état actuel du monde et du cinéma (devenu produit commercial). Nous avons fait la rencontre de cet homme fascinant peu après les premières présentations de son dernier long métrage à Montréal.

propos recueillis par Dominique Pellerin
et traduits de l'anglais par Martin Delisle et Dominique Pellerin

INSPIRATION ET QUESTIONNEMENT

Certains sujets ne cessent de me préoccuper : l'un étant s'il existe un Dieu ou non ; un autre, qu'essentiellement le monde dans lequel je vis en est un où l'on tente de vivre ou d'ignorer le fait que personne ne puisse vivre sans amour et sans beauté. Il m'a tou-

jours semblé intéressant d'analyser la notion de beauté, d'opposer l'amour traditionnel à l'amour moderne ou l'idée traditionnelle que l'on se fait de la beauté à ses représentations modernes. Parfois je l'ai fait de manière isolée, comme dans *Man of Flowers*, où j'explorais une certaine idée de la beauté chez un individu passablement blessé et pervers. Dans le cas d'*Innocence*, je voulais combiner toutes ces questions et subtilement les intégrer dans une simple histoire d'amour et de désir, sans toutefois me servir des mêmes éléments que l'on utilise toujours, comme la présence d'un jeune couple, etc. Je voulais aborder tous ces sujets, plus ou moins les résumer, condenser les choses qui me tiennent réellement à cœur sans me lancer dans une grande démonstration. Je voulais me libérer de toutes ces préoccupations, passer à autre chose, mais j'ai un vague et fort pressentiment que je traiterai à nouveau de thèmes similaires, si jamais je fais un autre film.

MARGINALITÉ ET ACCESSIBILITÉ

Normalement, les spectateurs mettent un peu de temps à réagir à mes films, qu'ils trouvent particuliers. Les gens me traitent de marginal, de non-conformiste... Et bien sûr, je le suis. Comme mes films sont un peu bizarres, et parfois un peu abstraits, ils ne commencent généralement à circuler qu'après six mois ou un an. C'est alors que nous commençons à faire des ventes. Cela prend toujours du temps à démarrer mais, dans ce cas-ci, c'est différent, la réaction est très forte, et immédiate. Les gens sont très touchés. Il semble que ce film soit plus accessible, je crois que c'est le mot juste, c'est très accessible. Le grand public semble s'y retrouver, s'y reconnaître. Ça n'a pas toujours été le cas avec mes autres films... On prétend qu'il n'y a pas de public pour ce type de film, et personne ne veut en faire. Je crois qu'au contraire il y a un vaste public pour cela, les gens ont très envie de voir un peu d'humanité à l'écran.

Charles Tingwell et Julia Blake, dans *Innocence*

24^e Festival des films du monde de Montréal | Entrevue Paul Cox

LA COMPLICITÉ AVEC LES ACTEURS

Lorsque j'ai tourné mes premiers films, je commençais seulement à me familiariser avec le médium. J'utilisais les acteurs comme des marionnettes. Mais c'était vraiment à mes débuts. Honnêtement, je pensais qu'aussitôt qu'ils quitteraient l'écran je pourrais continuer mon film, ce qui est absurde. Bien sûr, j'ai pris conscience que ce sont eux qui donnent un ton et une forme à mes tristes rimes. Ce sont des instruments très délicats et, si je ne peux avoir leur confiance, je ne peux travailler avec eux. Mais je leur fais pleinement confiance une fois le tournage commencé. Dans le cas d'*Innocence*, je crois que tout a particulièrement bien fonctionné parce que nous sommes amis. Il n'y a eu aucun désaccord ; tout a toujours été harmonieux. Et il y a toujours eu une grande confiance. Tout a été rendu plus facile grâce au rôle créatif, au dévouement et à l'amour des comédiens, qui ont témoigné un engagement absolu, total, à ce film. Ils ont été très courageux et absolument merveilleux. Dieu sait que ce n'est pas une chose facile à faire pour des personnes de cet âge que de jouer des scènes d'amour. Si nous n'avions pas été de si bons amis, je ne crois pas que nous aurions pu faire un film comme celui-ci. J'avais écrit le scénario en pensant à eux [Julia Blake, Terry Norris, etc.], cela aide toujours. Mais nous n'avons jamais répété, je n'y crois pas. Nous en avons seulement discuté. Et je crois que nous n'avons lu le scénario en entier qu'une seule fois. Nous avons plongé aveuglément et innocemment, avec ignorance... c'est ce qui est le mieux. Et puis, le scénario était très solide, il se tenait bien, donc nous n'avons pas changé grand-chose. Normalement, c'est très différent. Normalement, il y a tellement de voix qui entrent en jeu... J'ai réussi à écrire celui-ci tout seul, d'une certaine façon. Cela demande beaucoup de concentration et d'énergie. J'espère pouvoir refaire cela un jour...

L'ABOUTISSEMENT D'UN LONG PARCOURS

Pour arriver à faire un film comme *Innocence*, cela prend beaucoup de temps. Je peux seulement comprendre maintenant, à 60 ans ; je peux maintenant vraiment définir et voir la montagne dans le ciel. Je peux maintenant vraiment voir où je m'en vais clairement. Je n'aurais jamais pu faire ce film il y a vingt ans. Techniquement, ma carrière aurait dû se terminer il y a dix ans, quand j'ai fait faillite et que tout s'est écroulé. Pour une raison ou pour une autre, j'ai persévéré. Des gens extraordinaires m'ont soutenu. Mais, cinématographiquement parlant, je devrais être mort et enterré ou je devrais faire quelque chose de plus intelligent. C'est le souhait général de mon entourage... Alors, rebondir maintenant avec un film comme *Innocence*, c'est plutôt phénoménal. Ce genre de chose ne se produit pas, normalement. Surtout que nous vivons dans une culture qui célèbre tout ce qui est « jeune », tout ce qui est « nouveau », et où très peu de gens peuvent encore se servir du cinéma comme moyen d'expression personnelle. Mais, en même temps, je n'aurais jamais pu faire ce film plus jeune. C'est seulement maintenant que je peux définir ces choses. Je crois que les gens qui ont aimé le sujet ou le film ne peuvent nier le fait qu'*Innocence* est une œuvre bien ciselée, minutieusement construite. Cela demande des années de travail, non seulement techniquement, mais au plan de la réflexion.

FUTILITÉ DU SUCCÈS ET DÉSENCHANTEMENT

J'ai eu des succès commerciaux comme j'ai eu des échecs commerciaux. J'ai eu tout cela, mais ça ne devient jamais plus facile. C'est toujours la même chose. C'est toujours difficile. Parfois, oui, on vous fait des propositions mirobolantes [Hollywood], mais je ne peux les accepter. Je ne peux que semer les graines, je ne peux jamais profiter de la récolte. D'abord, lorsque l'on a une idée comme celle-ci [*Innocence*], personne ne nous donne de l'argent parce que ce n'est pas commercial. Ensuite, quand on finit par prouver que ça l'est, on peut vendre le film. Mais même s'il fait



Innocence, de Paul Cox

24^e Festival des films du monde de Montréal | Entrevue Paul Cox

beaucoup d'argent, on n'en voit jamais la couleur. Le monde de l'argent ne m'intéresse pas beaucoup... Mais cela serait bien de pouvoir être indépendant... C'est toujours difficile, peu importe ce que l'on a fait. Je crois que j'ai atteint une étape de ma vie où le succès n'a plus grande importance. Je pense que le succès est quelque chose que l'on ne peut évaluer que soi-même. Je me fous de savoir si j'ai du succès ou non... [Rires] Je n'ai rien contre les vedettes, mais le vedettariat est quelque chose d'absurde, de très artificiel. Tout cela, c'est de la foutaise. Je ne crois pas au succès, car c'est la pire chose qui puisse vous arriver en tant qu'artiste. Aujourd'hui, les cinéastes sont rapidement engloutis par le médium. Le médium est devenu la putain. La plupart des grands talents abandonnent pour cause de frustration totale, même s'ils ont beaucoup de succès, ou alors sont détruits ou absorbés par la machine hollywoodienne. Je crois que le succès c'est toujours le prochain film. Et puis, de temps en temps, quand quelqu'un est très ému par ce que l'on a fait, cela nous donne l'impression d'appartenir à la race humaine. On ne peut s'attendre à plus. Je ne m'attends à rien pour moi-même, je ne me fais aucune illusion là-dessus. D'abord, c'est vraiment un travail difficile que de faire des films. C'est un travail terriblement difficile. Au niveau émotif, c'est quelque chose de très personnel, quelque chose qui fait appel à tous nos sens et qui requiert toute notre énergie. C'est très épuisant. Et la seule façon de combattre la dépression qui s'ensuit, c'est d'entreprendre le suivant. Parfois je me dis que je ne souhaiterais cela à personne. Cela semble un peu négatif et cynique, mais je crois que cela se rapproche de la vérité. Bien sûr, nous sommes privilégiés. Mais nous sommes privilégiés et maudits. Parfois cela marche vraiment et alors, bien sûr, on en tire un certain degré de satisfaction, mais ce n'est pas toujours le cas. Je ne fais pas confiance au succès parce que cela ne veut rien dire. Si cela me rend la vie un peu plus facile pour faire le prochain film... tant mieux. En fait, je n'ai aucune notion du futur. Je ne fais pas confiance à la réussite, je ne fais aucune confiance au monde... Je ne fais pas confiance à l'humanité, collectivement. Les gens me disent : « Tu es

bien pessimiste ». Oui, je le suis... Je suis réaliste, je pense... Je ne me sers pas d'une béquille comme les gens qui déclarent qu'ils sont heureux. Le bonheur est pour les imbéciles. Je pense que le monde est dans un drôle d'état... et ce que je vois en voyageant est très troublant, ce que je lis également... Je suis très préoccupé par l'état global de l'humanité. Le monde n'a pas belle apparence du tout. De façon collective, nous sommes une espèce très dangereuse.

« *Happiness is for fools...* » Paul Cox

LA BEAUTÉ DE L'ART ET DE L'INDIVIDU

Devant l'état du monde, je pense à Mozart, à Vincent [Van Gogh], et aux choses magnifiques que des gens ont créées, certains d'entre nous... Je ne fais rien de négatif dans ma vie, ni dans mon œuvre. Comme a dit Nijinsky : « Vous me comprendrez quand vous me verrez danser ». Vous me comprendrez quand vous verrez mes films. Et ils ont certainement un certain niveau d'humour et d'optimisme. Nous devons continuer le voyage jusqu'à la fin ; il n'y a pas d'autre moyen de s'en sortir. Seulement, je dois confronter mes démons personnels. Et le monde ne nous fournit certainement pas les réponses. Je crois que pris collectivement les gens sont perdus mais, si on les prend individuellement, ce sont de très belles personnes et chacun a une chance de s'épanouir. Au fond, il y a très peu de mauvaises personnes, la plupart sont simplement absorbées par leur étrange besoin de consommation... c'est ridicule. Mais quand on leur permet de s'épanouir, comme ces gens et la femme dans le film, ils s'épanouissent tout d'un coup. Même le mari grandit. Vers la fin, il commence à comprendre. Certains disent qu'il devient plus humain. Et cela, après tout, c'est tout un exploit. Sinon, que faisons-nous ici ? Nous devons, d'une certaine façon, nous améliorer en tant qu'êtres humains. Il ne faut jamais, jamais, perdre confiance en l'humanité de l'individu.

« *You have to have music in your heart.* »

Paul Cox